

LE STATUT DE LA BIOGRAPHIE

essai de chronologie

Gilles CANDAR

Agrégé et docteur en histoire, Gilles Candar est responsable de la politique éducative du musée d'Orsay (Paris). Il travaille sur l'histoire politique, sociale et culturelle de la France de 1848 à 1940. Membre du comité de rédaction de la revue Mil Neuf cent, il a édité avec Jacqueline Pluet-Despatin les Lettres de Lucien Febvre à Henri Berr (Fayard, 1997) et il coordonne avec Madeleine Rebérioux l'édition des Œuvres de Jaurès (aux Editions Fayard). Cette contribution a fait l'objet d'une communication au cours du séminaire 1999 de l'IRMC, dans le cadre de la séance ayant thème « l'histoire culturelle en questions ».

Le statut de la biographie en histoire est depuis longtemps un des passages obligés du débat historiographique et les termes dans lesquels est posé le problème ne se renouvellent que lentement¹. Il s'y joint un paradoxe au moins apparent : la biographie n'a jamais été absente des réflexions comme des pratiques professionnelles des historiens, mais s'est toujours accompagnée d'un trouble, d'une « gêne technique » implicite ou explicite. Le présent article souhaite indiquer à grands traits les oscillations suivies par ce débat chez les historiens français depuis un peu plus d'un siècle, rappel chronologique susceptible d'ouvrir un débat sur les usages respectifs de la biographie par les historiens, qu'ils travaillent en France, au Maghreb, ou ailleurs dans le monde : la réflexion sur l'histoire est un langage universel.

Une distinction ancienne

En principe, il convient de ne pas se poser la question des origines. Encore que celle-ci, traitée par Arnaldo Momigliano² semble montrer aussi bien l'ancienneté du genre (Scylax sur Héracléides, au VI^e siècle av. J-C) que la frontière assez floue mais toujours perceptible qui le distinguait de l'histoire proprement dite. Les historiens antiques, attachés à la recherche de la vérité et de la synthèse, ne dissimulaient pas la méfiance qu'ils éprouvaient envers lui : Thucydide et Polybe furent les premiers à expliciter leurs réserves... comme si la biographie était forcément plus portée à l'exaltation partielle d'un camp, d'un individu, ou d'un groupe d'individus, plutôt qu'à établir des rapports de causalité entre les événements. Ceci

dit, poser le problème de la biographie sous l'Antiquité et pendant la période médiévale, sujet passionnant, n'est pas de nos compétences... Au sein des sociétés occidentales, on peut simplement constater la nécessité d'un certain état laïque de la société pour que le jeu des individualités humaines soit pensable dans un récit historique face à la volonté divine. En France, la notion d'individu naquit sans doute autour du XIII^e siècle, à l'époque où apparaissait le portrait individuel en peinture. C'est du moins un des points que cherche à élucider la vaste enquête engagée par Jacques Le Goff sur et autour de Saint Louis³. Il fallut cependant longtemps avant que les biographies accordassent à leurs héros le rôle d'agents propres de l'histoire. Les premières restèrent modelées sur les exemples d'hagiographies fournies notamment par *La Légende dorée* de Jacques de Voragine. Malgré Joinville et Comynnes, malgré les historiographes officiels du Roi qui comptèrent Boileau et Racine dans leurs rangs, et illustrèrent ce genre officiel et littéraire jusqu'à la Révolution, la biographie en France ne s'épanouit vraiment comme référence intellectuelle qu'avec Voltaire. *Le Siècle de Louis XIV, Charles XII de Suède...* restituèrent la vie de héros qui avaient façonné l'époque et lui avaient donné ses caractéristiques essentielles. C'est alors qu'on s'attacha à retrouver dans le passé les « siècles » des grands hommes, ceux de Périclès, d'Auguste, de Saint-Louis... En Grande-Bretagne, Carlyle se situa dans une perspective quelque peu différente. Comme l'a magistralement montré Sabina Loriga⁴, il se servit de la biographie pour remettre en cause la linéarité traditionnelle de l'histoire événementielle, solidement installée dans l'historiographie britannique, marquée par la prégnance épistémologique du fait (« stupide, mais irréfutable comme un fait » dit un dicton britannique). Souhaitant rendre à l'histoire son volume, son épaisseur, et donc échapper à l'impression de ligne donnée par une structure narrative, Carlyle se servit du héros comme un moyen d'expression du flux chaotique et aléatoire de la vie et d'accès à l'universel. Le héros individuel, sujet d'exaltation, semblable aux personnages peints par David ou Géricault, était chargé d'exprimer son époque. L'histoire devenait le champ d'affrontement de personnalités héroïques, qu'il s'agisse des membres de la Convention, comme dans *l'Histoire des Girondins* de Lamartine, des généraux de la Révolution et de l'Empire ou d'écrivains comme Goethe, Chateaubriand et Hugo, assumant chacun à son tour la fonction prophétique de

celui qui n'a pas les moyens d'agir, mais incarne la force de l'Esprit. Tous, en tout état de cause, pâlisseraient devant la personnalité de Napoléon Bonaparte, parfait type du héros démiurge, capable d'orienter un temps le sens de l'Histoire et de forcer le destin.

La crise du genre, une lente maturation

Le retournement se produisit avec la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle, même si Diderot avait déjà fait remarquer, au siècle précédent, que l'essence de l'individu échappait nécessairement à la biographie⁵. Jules Michelet mit au premier plan les valeurs collectives, la foule, le peuple surtout, laissant aux personnalités le soin de représenter des passions collectives, d'être des hommes-reflets. Conception de l'Histoire qui devait s'avérer fructueuse : on sait par exemple à quel point Lucien Febvre, un des fondateurs des *Annales*, aimait à proclamer sa dette envers le châtelain de Vascaeuil. L'histoire devenait celle des masses, des grandes évolutions économiques et sociales : le cas le plus immédiatement probant est celui du matérialisme historique défendu par Karl Marx, mais cela constitua en fait l'atmosphère doctrinale de toute une époque. Les historiens de la lutte des classes, aussi bien Guizot que Marx, n'avaient que faire de la biographie. Ils n'en écrivirent d'ailleurs guère, se consacrant à l'étude des grandes révolutions, anglaises ou françaises, et on assista à une réduction significative de la part dévolue au rôle propre des individus en histoire. Taine, sans doute avec Renan l'intellectuel français le plus influent du siècle, forma ainsi la conception classique du grand homme produit de la race, du milieu, du moment, que Sabina Loriga appelle l'homme-particule. L'influence de Taine s'exerça au-delà de son domaine particulier d'intervention, l'histoire littéraire et philosophique. L'individu n'était qu'un « bourgeon dans un baobab », un atome, l'épanouissement de tout ce qui l'avait précédé et façonné, ce qui permit ensuite à Barrès, l'auteur d'*une visite chez M. Taine*, et le prince de sa génération littéraire, de conclure que les morts devaient commander aux vivants. La biographie existait toujours, avec ces auteurs, mais elle avait changé de sens. La dialectique entre l'individu et la société privilégiait désormais le second terme et la biographie ne visait plus guère qu'à retrouver dans le destin individuel la force de l'empreinte du contexte, géographique, historique, culturel et social.

Avec la constitution de l'histoire en science et l'avènement de l'école méthodique, la biographie s'éloignait des champs de la recherche. Monod fonda la *Revue Historique* (1876), la licence d'histoire prenait son autonomie à l'égard de la licence de lettres traditionnelle et Seignobos et Langlois expliquaient aux nouveaux étudiants les bonnes règles de méthode dans *l'introduction aux études historiques* (1898) peu avant la fondation de la *Revue de Synthèse Historique* par Henri Berr (1900). Ce moment scientifique s'accompagnait d'un retour critique sur les pratiques antérieures de connaissance du passé qui mettait en procès la part accordée aux grands hommes par la période romantique. Les historiens voulaient rompre avec l'image du héros, extérieur à la masse humaine, qui pétrissait celle-ci et accomplissait soit les desseins de la Providence, soit ceux du Progrès ou de toute autre entité. Science des sociétés humaines, selon Fustel de Coulanges,

science des faits sociaux comme le voudront les émules de Durkheim, l'histoire devait s'éloigner de l'individu : « tout individu est infini et l'infini ne peut être épuisé » expliquait Durkheim qui en concluait que l'individu ne pouvait être un objet de connaissance historique.

L'historiographie de la Troisième République, avant comme après le tournant des *Annales*, se méfiait des individus et relativisait leur rôle. La méfiance disciplinaire envers la biographie est donc beaucoup plus ancienne qu'on ne le dit parfois. Elle renvoie au positivisme de Taine comme au matérialisme historique des marxistes et n'a en aucune façon attendu la longue durée braudélienne pour s'exprimer. Ce qui change parfois les perspectives et entraîne quelques confusions est que ce retournement de tendance qui se produisit au mitan du siècle passé ne concerna que le monde des savants. Il n'empêcha pas le déploiement, la floraison des biographies chez les éditeurs, sur les tables des libraires et dans les mains du public. Il s'agissait d'un genre proprement académique, qu'évoque ainsi Arnaldo Momigliano : « quand j'étais jeune, l'histoire était l'affaire des savants et la biographie celle des *gentlemen* ». Napoléon III, lassé de la fonction impériale, s'était déjà consacré à une *Vie de Jules César*. La biographie était un passe-temps d'hommes cultivés, une littérature académique, prestigieuse, et comme en France l'autorité politique supposait un prestige intellectuel, les ministres, les grands avocats, les notables pratiquèrent le genre, autrefois (Albert de Broglie, Paul Deschanel, Louis Barthou...) comme aujourd'hui (François Bayrou, Jack Lang, Hervé de Charette...). Chacun sait à quel point il serait aisé de citer d'autres exemples, passés ou actuels et combien ces ouvrages sont étrangers à l'histoire universitaire et scientifique. Pourtant, tout n'était pas si simple : Jaurès, que revendiqua comme maître Georges Lefebvre, et, dans une moindre mesure, Lucien Febvre, mena à bien une histoire de la Révolution française qui, tout en donnant la primauté au jeu des forces sociales, ne dédaigna pas celui des personnalités individuelles, les écarts, interstices, variations qu'elles introduisaient par rapport aux mouvements de fond provoqués par les conditions de la production et des échanges. Jaurès voulut que son histoire soit matérialiste avec Marx, lyrique avec Michelet, héroïque avec Plutarque. La double référence à Marx et à Michelet est souvent rappelée, mais le dernier terme de la proposition est fréquemment négligé alors précisément qu'il donne toute sa légitimité à l'approche biographique. Jaurès n'a certes pas écrit au cours de sa vie de biographies - contrairement à nombre de ses collègues de la Chambre - mais son *Histoire de la Révolution*, comme celle de *La Guerre de 1870, ou même L'Armée nouvelle*, sont remplies d'esquisses biographiques ; et il projeta en outre d'écrire une vie de Gambetta, son premier maître en politique.

Le tournant des Annales ?

Les choses changèrent, mais il n'est pas sûr que les *Annales* représentèrent le tournant antibiographique qu'on s'est parfois complu à décrire. Pourquoi en aurait-il été ainsi ? L'attachement à l'histoire économique et sociale revendiquée par la nouvelle revue, dès sa fondation en 1929, n'obligeait à aucun parti pris antibiographique. Du côté des pères fondateurs, Febvre et Bloch, aucune opposition de principe envers le genre biographique ne peut être

sérieusement invoquée. En revanche, et plus simplement, existait la conscience de ses difficultés, souvent rappelée, par exemple, par Lucien Febvre, signalant « le problème de la biographie individuelle, avec tous ses périls et toutes ses tentations... ». Lui-même se confronta au genre, par deux fois dit-on souvent, en ajoutant parfois qu'il le subvertissait radicalement⁶. Les deux livres concernés seraient *Un destin*, *Martin Luther* et *La Religion de Rabelais. Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle*. Mais pourraient tout aussi bien être cités les livres consacrés à Marguerite de Navarre (*Amour sacré, amour profane*) ou à Bonaventure Des Periers (*Origène et Des Périers* ou *l'énigme du « Cymbalum Mundi »*), voire les articles biographiques sur Guillaume Briçonnet repris dans *Au cœur religieux du XVI^e siècle...* Il va sans dire que Febvre n'écrivait pas de biographie comparable à celles du duc de La Force, mais cette différenciation ne se limitait pas à ce seul genre : de toute façon, il n'écrivait pas et ne pratiquait pas la même histoire que le biographe, aujourd'hui un peu oublié, de Lauzun et de la Grande Mademoiselle. Les biographies de Febvre entendaient éclairer des destins individuels, en rompant avec la conception des héros surhommes et en s'attachant à reconstituer l'outillage mental spécifique d'une période et d'un groupe d'hommes. Il illustrait finalement sa recommandation habituelle : « S'efforcer de savoir, à travers l'histoire d'une partie, la crise tragique d'un tout⁷ » ; mais ce n'était pas là afficher un programme intellectuel en rupture avec ses prédécesseurs républicains du tournant du siècle. L'observation est limitée à la seule attitude envers le genre biographique. Il va de soi qu'elle n'empêcha évidemment pas l'historien de *Philippe II et la Franche-Comté* de déployer un étonnant brio et les plus rares qualités, défrichant des voies nouvelles pour la connaissance historiographique. Marc Bloch fut lui aussi soucieux de la part de l'individu, même s'il se consacra aux structures agraires, à l'étude de la société féodale. Il faudrait aussi faire à son sujet la part des commandes et des choix personnels. Néanmoins dans son livre-testament *Apologie pour l'histoire*, un ouvrage très dense, sans développements excessifs, il prenait le temps de défendre la place nécessaire à l'histoire des individus. Il avait déjà réfléchi sur le rôle du témoin, en l'occurrence lui-même, dans un petit livre d'histoire immédiate : *L'Étrange défaite*. Il avait aussi été un des premiers à préconiser de délaissier les personnalités d'exception pour se consacrer aux personnages secondaires, révélateurs d'une époque ou d'un milieu : « Plutôt que de consulter sans cesse ces grands premiers rôles de la pensée, l'historien trouverait peut-être plus de profit à fréquenter les auteurs de second ordre⁸ ». Il posait ainsi les linéaments d'une préoccupation historiographique d'avenir. Sans prétendre à une quelconque généralisation, il n'apparaît pas que les *Annales* aient marqué de rupture en ce qui concerne donc la biographie, au contraire. Elles ont plutôt confirmé un paysage culturel, avec une pratique biographique présente dans le champ universitaire, mais souvent dévaluée par les abus de la littérature académique. Ce paysage évolua toutefois après la deuxième guerre mondiale, débouchant sur une dissociation qui tourna à la crise ouverte.

En histoire, les *Annales* deuxième manière, celles de Fernand Braudel furent fortement influencées par le modèle structuraliste et affirmèrent une méfiance envers le sujet qui les conduisit à privilégier la recherche de facteurs explicatifs dépassant le cadre de la volonté humaine. L'apogée de l'influence structuraliste fut atteint dans les

années 1960-1970 lorsque la plupart des étudiants en histoire se croyaient obligés, sinon à rêver, du moins à pratiquer, l'histoire sérielle préconisée par Pierre Chaunu. Il fallait, plus que jamais, savoir compter et sur de grandes masses, intégrant les données de la naissante informatique. « L'historien de demain sera programmeur ou ne sera pas » : le mot de Le Roy Ladurie faisait florès. Le sort du genre biographique semblait réglé, au moins dans le milieu universitaire, puisque seul le quantitatif semblait en mesure de donner son plein caractère scientifique à l'histoire. Enseignants comme étudiants faisaient leur le constat sans appel de Claude Lévi-Strauss : « L'histoire biographique et anecdotique est la moins explicative, mais elle est la plus riche, du point de vue de l'information, puisqu'elle considère les individus dans leur particularité. Le choix relatif de l'historien n'est jamais qu'entre une histoire qui apprend plus et explique moins, et une histoire qui explique plus et apprend moins »⁹.

L'apogée d'un procès

Le procès de la biographie, cette « absurdité scientifique » pour reprendre l'expression devenue lieu commun employée par Pierre Bourdieu¹⁰ atteignit alors son apogée, variant la panoplie des arguments, mais se soldant toujours par la même conclusion. La première des critiques faites à la biographie fut de valoriser excessivement la personnalité et l'importance de son sujet. La tentation peut être grande de fausser les perspectives et d'attribuer à son « héros » un rôle excessif. « Les biographes sont toujours singulièrement fixés à leur héros » estimait Freud, qui se risqua lui-même pourtant à un travail analogue, mais peu bienveillant, sur le président Wilson, jugé responsable de la disparition de l'Autriche-Hongrie. La biographie « à la française » était assimilée à l'essayisme mondain tandis que l'abondance de détails de la biographie « à l'américaine » tombait dans l'éparpillement et l'insignifiance, un peu comme le tableau surchargé de Maître Frenhofer dans la nouvelle de Balzac. De toute façon, la biographie conduisait à la surinterprétation : tout détail devenait symbolique, en même temps des relations forcées entre les êtres et les événements débouchaient en fin de compte sur un discours aux accents paranoïaques qui, au lieu de l'éclairer, obscurcissait le jugement historique.

Les critiques de la biographie allaient plus loin encore, ils estimaient que l'histoire de vie supposait assurées des notions désormais malmenées : la cohérence et la continuité du moi, l'identité à soi¹¹. Rares furent ceux qui, à l'instar de Roger Chartier rappelés que les entités historiques, société, classe, mentalité, etc, qui tendaient à remplacer les individus, étaient souvent traitées par les historiens comme des héros individuels, avec les mêmes illusions de reconstitution et d'intelligibilité linéaire. Cette crise de la biographie atteignit le grand public. Certes, le genre se pratiquait encore, mais sans gloire, presque de manière honteuse, languissante en tout cas. La biographie persistait : « il y a toujours un biographe. Il y a toujours une fiche à la Bibliothèque nationale¹² », constatait avec un humour désenchanté l'écrivain et musicologue Philippe Beaussant, spécialiste de la période baroque ; désormais elle était portée par un modèle littéraire vacillant. Le succès de la biographie avait correspondu à l'éclosion, puis à la domination absolue du genre romanesque en littérature. Les récits de vie ne se façonnaient plus sur les Vies de

Saints comme au Moyen Âge, mais sur les modèles romanesques proposés par Balzac, Stendhal et Zola. De même, mémoires et autobiographies confiaient souvent au lecteur la détermination qu'avaient pu présenter héros de théâtre ou de romans : combien de responsables des diverses Internationales socialistes ou communistes se sont ainsi rêvés comme des personnages de Walter Scott, de Wagner ou d'Ibsen ? Le jeu des pseudonymes ou l'étude des correspondances permettraient d'en établir un premier relevé. Or, le roman, du moins dans son architecture classique, fut lui-même remis en question. Proust, Gide, Musil et Joyce mirent en cause la continuité du sujet et l'intelligibilité linéaire d'une vie. À partir du moment où il était impossible de faire la somme de toutes les impressions d'une vie, il devenait vain de chercher à en dresser un bilan cohérent. La démonstration de Walter Benjamin s'imposait dans sa rigueur conclusive : « dans une vie d'homme, les teneurs chosales sont les seules manifestes; la teneur de vérité est cachée ». Sans doute on peut mettre en lumière le trait isolé, la relation isolée, mais non la totalité, à moins de ne la saisir que dans une relation finie. Or elle est en elle-même infinie. C'est pourquoi, dans le domaine de la biographie, il n'est ni critique ni commentaire¹³ ». La crise du héros romanesque rejaillissait sur le personnage biographié. Dans l'article récapitulatif et prospectif déjà cité, Philippe-Jean Catinchi citait le mot de l'écrivain britannique Edward Morgan Forster qui distinguait trois types de personnages : *l'homo sapiens* (homme réel), *l'homo fictus* (invention romanesque) et *l'homo biographicus* (cas intermédiaire du héros biographié).

La reconquête d'un genre

Une récente controverse entre historiens dans la revue *Le Débat*¹⁴ rappelle la difficulté à s'entendre sur les caractéristiques dominantes des plus récentes périodes historiographiques. C'est un des problèmes habituels de l'histoire contemporaine, malaisé à résoudre au demeurant. Il est difficile d'aller plus loin qu'un constat de retournement d'une tendance : la biographie, en fraude ou non dans l'univers du savant, se révèle bien installée et certainement plus vivace aujourd'hui que dans les décennies 1950, 1960 et 1970. Est-il possible de repérer quelques éléments qui ont permis la survie et la renaissance du genre ? La tradition historiographique de la Troisième République n'avait pas totalement disparu : elle n'excluait pas les études biographiques, mais les intégraient le plus souvent à l'étude d'un milieu. Lieux, milieux et réseaux furent ainsi à l'honneur, renouant avec d'anciennes pistes, celles dessinées par Marc Bloch et Lucien Febvre, mais aussi, avant eux, par des savants plus oubliés. Ainsi pourrait-on s'amuser à présenter Gaston Boissier et Édouard Herriot, deux dignes académiciens, l'un de droite, l'autre de gauche, comme des pionniers de l'étude de réseau : celui du consul et sénateur Cicéron pour le professeur d'éloquence latine au Collège de France ; celui de Madame Récamier pour le futur maire de Lyon¹⁵.

Ces milieux, quelle que fût leur nature (sénateurs romains, ingénieurs du roi, généraux d'Empire), appelaient pour être connus un réveil et un regain d'études biographiques. Celles-ci furent également portées par la demande d'histoire de nouveaux groupes sociaux : d'abord, les militants épars de ce qu'on appelait le mouvement ouvrier dans les années 1960, avec le gigantesque projet de

dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français, porté par Jean Maitron, avec le soutien de la génération d'historiens disciples d'Ernest Labrousse, souvent engagés à gauche. Il ne s'agissait plus de se limiter aux seuls « héros », aux « Fils du peuple » de tous genres, mais d'intégrer les militants obscurs comme les plus célèbres, les anonymes et les vedettes. L'histoire vue d'en bas voulait répondre avec précision à la question posée par Brecht « Qui donc a bâti Thèbes aux sept portes ? ». Cette prise en compte de la culture populaire correspondait à un engouement public pour la vie des humbles, symbolisé par le succès de librairie *d'une soupe aux herbes sauvages*, d'Émilie Carles, suivi de nombreux autres ; la vogue de l'histoire orale, qui semblait permettre l'accès à de nouvelles sources, l'invention de nouvelles archives jusqu'alors insuffisamment prises en compte et qui devaient faire entendre au plus près la voix populaire. Cette attention s'élargit à d'autres groupes, par cercles concentriques ou par opposition, en permettant de poser de nouvelles questions, une fois déblayés les repérages de base. Ainsi, les trois premières tranches achevées du *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français* conduisirent au constat qu'il s'avérait impossible de négliger les intellectuels qui lui furent associés de près ou de loin ; la période 1914-1939 s'ouvrit aux biographies de Nicole Racine les concernant. Les classes moyennes ou intermédiaires, dans leur infinie diversité, furent ainsi explorées avant que ne s'ouvre la grande époque de la mise en question du « genre » et de l'invention de l'histoire des femmes. Divers prolongements de cette grande Œuvre furent, et continuent à être explorés : la tendance actuelle est certainement au renforcement du caractère prosopographique de ces entreprises. Pour donner tous leurs effets de sens, les biographies d'un même groupe doivent s'efforcer d'homogénéiser leur questionnaire. C'est dans cette voie que travaillèrent les auteurs des divers dictionnaires d'universitaires ou assimilés autour de Christophe Charle, qui s'efforça de renouveler l'histoire sociale en intégrant des apports de la sociologie pratiquée par Pierre Bourdieu.

Ces ouvrages savants avaient-ils comme horizon de sauver la biographie au prix d'un effet de série, d'une multiplication des points de vues, un peu comme les peintres impressionnistes avaient renouvelé la peinture de paysage en l'intégrant dans des séries de plus en plus systématisées ? Ils se réalisaient progressivement à un moment où la biographie individuelle retrouvait la faveur du grand public. Le *Louis XI* de Paul Murray Kendall (Fayard, 1974) passe couramment pour avoir inauguré ce retour en faveur de la biographie historique. À ce titre, il ne saurait être interprété comme un effacement dans le public des préoccupations liées à l'école des Annales, puisque ce fut précisément à la même époque que les continuateurs de Bloch et Febvre connurent la popularité et vendirent leurs Œuvres bien au-delà des cercles traditionnels intéressés par la recherche universitaire : *Le Dimanche de Bouvines* de Georges Duby (Gallimard, 1973), *Montaillou, village occitan* de Le Roy Ladurie (Gallimard, 1975) furent les exacts contemporains et compagnons de succès éditorial du *Louis XI*. Toutefois, la biographie individuelle retrouvait bien, en sus d'éventuels succès d'audience, une légitimité intellectuelle qui lui avait, un temps, été contestée. L'histoire universitaire passa progressivement de l'abstention à la confrontation

directe avec le genre. En schématisant à outrance le trait, on pourrait évoquer les investigations latérales de Georges Duby et de Michel Vovelle avant la confrontation frontale menée par Jacques Le Goff avec son *Saint Louis*. Le *Guillaume le Maréchal* de Duby (Fayard, 1984) s'inscrivait en effet dans la lignée du programme de Bloch demandant à s'intéresser aux personnages secondaires comme révélateurs d'un milieu et d'une époque, ce qui était encore le cas avec le Théodore Desorgues étudié par Michel Vovelle¹⁶ qui préconisait l'étude de cas comme horizon de la biographie. Il ne faut pas s'illusionner à l'excès sur les réconciliations entre les cultures qu'auraient pu signifier ces biographies de personnages méconnus proposées au grand public : la collection initiée chez Fayard par Georges Duby se solda par un échec, sans doute à la fois en raison de la moindre popularité des auteurs suivants, et du pittoresque plus relatif de leurs héros (un grand savant, un libraire syndicaliste, un agent de Napoléon...). De même, la collection lancée aux éditions de l'Atelier, « La part des hommes », par Claude Penneret, le continuateur de Jean Maitron, si elle a permis de publier une douzaine de livres de qualité, apport précieux à l'historiographie du mouvement ouvrier, peine à trouver un public suffisant pour la pérennité de l'entreprise, alors que les éditions Autrement ont renoncé à poursuivre un projet analogue, préférant se réfugier dans les années d'enfance et de jeunesse des grands hommes, aux vertus jugées plus romanesques.

Un laboratoire de l'histoire

En revanche, s'affirmait insensiblement, mais sûrement le retour de la biographie classique, renouvelée avec intelligence, désormais écrite aussi bien par des historiens que par des essayistes académiciens élus ou en devenir. Au niveau des hommes, des carrières, des passerelles avaient toujours existé. Après tout, Lucien Febvre, dès avant Fernand Braudel, Georges Duby ou Emmanuel Le Roy Ladurie, avait goûté aux plaisirs de l'Institut. La grande collection française de biographies, chez Fayard, se distingua de maisons plus traditionalistes comme Perrin, Plon ou France Empire, en accueillant des livres écrits par les maîtres de l'université : Daniel Dessert sur Fouquet, tout récemment François Bédarida sur Churchill, Pierre Milza sur Mussolini démontrèrent et démontrent que de grands livres d'histoire pouvaient et peuvent s'écrire sous la forme biographique, sans s'épuiser en débats théoriques sur la validité scientifique du genre. La biographie revint ainsi dans les travaux qu'il était décent d'admettre dans le cursus universitaire, et se multiplièrent mémoires, diplômes et thèses consacrés à une étude biographique. Les remarques de Roger Chartier sur la similitude des dérives possibles de la démarche historique, qu'il s'agisse d'une biographie, d'une classe, d'un pays ou d'un problème autorisèrent cette rapide réhabilitation. L'excès de sens et de cohérence constituait un risque inhérent à toute approche historique et ce n'était pas spécifiquement à l'encontre de la biographie que l'historien devait garder une attention particulière aux incertitudes, aux doutes, aux fêlures et aux tremblements, comme l'invitait à le faire Giovanni Levi, ironisant sur la rhétorique historique avec sa chronologie ordonnée, une personnalité cohérente et stable, des actions sans inertie et des décisions sans incertitudes¹⁷.

Le retour assuré de la pratique biographique par les professionnels de l'histoire engagea divers auteurs et courants historiographiques. Alain Corbin tenta un essai de contre-biographie avec *Le Monde retrouvé de Louis-François Pinagot* qui entendait rassembler l'ensemble des connaissances et perceptions qu'avait pu avoir du monde un parfait inconnu, humble savetier de l'Orne choisi au hasard. Evidemment, sur la psychologie du personnage, sur ses sentiments et ses opinions, rien ne put être établi. Mais l'expérience s'avéra une magistrale leçon d'histoire, qui permettait de montrer comment pouvait s'éclairer, et jusqu'à quel point, un contexte historique, social, économique, politique, culturel. L'environnement sensible de Louis-François Pinagot fut pour une large part reconstitué. Pour le reste, Lucien Febvre avait déjà remarqué, après quelques autres, que savoir ignorer était une grande vertu... Le livre d'Alain Corbin finit ainsi par rendre justice à la biographie, en montrant pratiquement les possibilités d'exploration du monde dans lequel s'exerce l'action de l'individu. Quand elle parvient au seul indice archivistique laissé par son héros, une croix face à un registre électoral, cette chronique d'une recherche impossible délaisse l'univers un peu froid de la pure intelligibilité pour donner toute sa place à la sensibilité de l'historien, rappelant le mot fameux de Marc Bloch sur l'historien semblable à l'ogre dont le gibier est la chair humaine.

Le retour de la biographie fut également favorisé par l'intérêt qu'a suscité la microhistoire, appellation générique pour un ensemble de travaux encouragés par la revue *Quaderni storici* et dont les auteurs les plus célèbres, Carlo Ginzburg, Giovanni Levi, Sabina Loriga, etc., se sont imposés dans le paysage historiographique contemporain. Quelques grands livres furent publiés, qui permirent au meunier Menocchio¹⁸ de devenir bien plus fameux que la plupart des souverains de son temps. L'ouvrage de Giovanni Levi demeura un exemple d'expérimentation intellectuelle, consacré à toutes les implications possibles du parcours connu à Santena, dans le Piémont, de Giovan Battista Chiesa¹⁹ ; et à un brillant jeu sur les différents contextes offerts par lui, se fondant sur la contextualisation, évolutive et changeante, avec des échelles diverses, au détriment du classique contexte donné des biographies traditionnelles²⁰. Œuvres de savants universitaires, ces ouvrages furent aussi remarquables par leurs qualités littéraires, renouant ainsi avec un pacte de lecture entre l'auteur et le lecteur qu'avaient illustré les fondateurs des *Annales*, et leurs continuateurs, mais qui s'était parfois trouvé mis à mal par la publication hâtive de thèses à destination du grand public. La démarche microhistorienne posait en principe que le choix d'une échelle particulière d'observation produit des effets de connaissance et qu'il peut être mis au service de stratégies cognitives, renouvelant l'histoire sociale. Les phénomènes sociaux se cristallisent en effet au niveau individuel, la lecture du social doit donc s'effectuer à hauteur des individus, en récusant les jeux d'interprétation idéologiques. L'utilité de la variation d'échelle, la prise en compte de la structure feuilletée du social, par la mise en regard d'échelles différentes fut mise en lumière par l'ouvrage collectif dirigé par Jacques Revel, précédemment évoqué, *Jeux d'échelles* : « Faire varier la focale de l'objectif [...] modifie la forme et la trame de l'objet dans le viseur ». Ce qui compte n'est donc pas en soi la diminution ou

l'agrandissement de l'objectif, mais le principe même de la variation, de même qu'en cartographie sont représentés des phénomènes différents selon l'échelle utilisée.

Toutefois, l'horizon de la réflexion professionnelle sur la biographie me paraît dominé par le *Saint-Louis* de Jacques Le Goff (Gallimard, 1996). En effet, le promoteur d'un nouveau Moyen Âge offrit l'exemple rare d'avoir mené de front une réflexion approfondie sur les conditions d'écriture d'une biographie et une étude biographique d'un personnage important, destinée à faire comprendre le fonctionnement, et les questions qui restent posées à son sujet, d'une société comme d'individus d'une époque maintenant ancienne, le XIII^e siècle, le siècle de Saint Louis. Désormais, les conditions de l'acceptation pleine et entière du genre biographique par les historiens les plus rétifs sont clairement analysées : la biographie inclut une réflexion sur sa fabrication sociale, sur les conditions de la formation de la mémoire collective de tels ou tels aspects du personnage biographié. Comme pour les restaurations modernes d'édifices anciens, la biographie doit laisser l'architecture visible et donner au lecteur les éléments du puzzle. Les limites et les difficultés spécifiques du genre doivent certes être rappelées. Elles n'interdisent pas toutefois d'adopter des objectifs. La réconciliation de la biographie et de l'histoire est possible à condition que le personnage considéré le soit comme un individu social, non comme un objet de connaissance intégrale. C'est le pari tenté par la collection « Références/Facettes » lancée au début de l'an 2000 par Nicolas Offenstadt aux Presses de Sciences-Po²¹, afin d'offrir au grand public des biographies problématisées. Une biographie suppose des éléments d'anthropologie, une sociologie des pratiques, qui amènent à remplacer l'image traditionnelle du fil du récit par la toile subtilement entretissée de Musil ou la confection de la robe proposée par Proust : « la ligne fait place au réseau, aux interférences de divers plans ». De son côté, la belle et riche collection « L'un et l'autre » chez Gallimard, aux confluences de l'histoire et de la littérature, fournit des exemples de biographies où l'auteur explicite son rapport avec le héros biographié et subvertit avec subtilité les lois du genre pour donner de savoureux essais d'histoire culturelle²². L'exigence de lucidité réclamée par Jaurès permet ainsi de fonder les conditions de la sérénité de l'historien, biographe ou non, parfois audacieux, comme le voulait Marc Bloch, mais aussi conscient des limites de son entreprise. Le doute ne fait pas seulement partie de la foi, comme le disait saint Luc, il en est parfois une condition nécessaire.

NOTES

¹ Je remercie collègues et amis de leurs conseils et notamment Vincent Duclert (EHESS) pour ses remarques pertinentes.

² Arnaldo Momigliano, *Les Origines de la biographie en Grèce ancienne*, Strasbourg, Circé, 1991, pour la traduction française.

³ Jacques Le Goff, *Saint Louis*, Paris, Gallimard, 1996.

⁴ Sabina Loriga, « La biographie comme problème » in Jacques Revel (sous la direction de), *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Gallimard/Le Seuil, 1996, « Hautes Etudes », p. 209-231.

⁵ Cité par Giovanni Levi, « Les usages de la biographies », *Annales ESC*, 6, novembre-décembre 1989, p. 1325-1336.

⁶ Cf. Philippe-Jean Catinchi, « Des nouvelles de l'Homo biographicus », *Le Monde*, 19 février 1999.

⁷ Lucien Febvre, compte rendu de *Mayenne et la Ligue en Bourgogne*, *Annales d'histoire sociale*, avril 1939.

⁸ Marc Bloch, *Les Rois thaumaturges*, Paris, Gallimard, 1983, p. 346. (1ère éd. Publications de la Faculté des lettres de Strasbourg, 1924).

⁹ Claude Lévi-Strauss, *La Pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962, rééd. Pocket, « Agora », 1990, p. 312.

¹⁰ « L'histoire de vie est une de ces notions du sens commun qui sont entrées en contrebande dans l'univers du savant », Pierre Bourdieu, *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1962-1963.

¹¹ L'article classique sur les questions de méthode posées par la biographie reste celui de Giovanni Levi, « Les usages de la biographie », *op. cit.*, mais on peut aussi se référer au témoignage concret sur les conditions d'écriture d'une biographie et son apport heuristique de Christine Le Bozec dans son introduction à *Boissy d'Anglas, un grand notable libéral*, Privat, Fédération des oeuvres laïques de l'Ardèche, 1995, p. 7-33.

¹² Philippe Beaussant, *Le Biographe*, Gallimard, 1978, p. 76.

¹³ Walter Benjamin, « *Les affinités électives de Goethe* », in *Essais 1*, Paris, Denoël/Gonthier, « Médiations », 1971-1983, p. 72.

¹⁴ « Inquiétudes et certitudes de l'histoire », articles de Roger Chartier, Marcel Gauchet, Antoine Prost et Jacques Revel, *Le Débat*, n° 103 janvier-février 1999.

¹⁵ Cf. Gaston Boissier, *Cicéron et ses amis*, 1865, et Édouard Herriot, *Madame Récamier et ses amis*, 1905.

¹⁶ Cf. Michel Vovelle, *Théodore Desorgues ou la désorganisation, Aix-Paris 1763-1808*, Paris, Seuil, 1985, « L'Univers historique ».

¹⁷ Cf. Giovanni Levi, « Les usages de la biographie », *op. cit.*

¹⁸ Cf. Carlo Ginzburg, *Le Fromage et les vers*, Paris, Flammarion, 1979.

¹⁹ Cf. Giovanni Levi, *Le Pouvoir au village : histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVII^e siècle*, traduit par Monique Aymard, préface de Jacques Revel, Paris, Gallimard, 1989, « Bibliothèque des Histoires ».

²⁰ Voir aussi le passionnant dossier : « Quand l'historien se fait biographe » articles de Alain Boureau, Christian Jouhaud, Jacques Le Goff et Alain Viala, *Esprit*, août-septembre 1992.

²¹ Les premiers titres parus sont *Marc Bloch* (Olivier Dumoulin), *Maurice Thorez* (Stéphane Sirot), *Charles Maurras* (Bruno Goyet) et *Hô Chi Minh* (Pierre Brocheux).

²² Citons notamment Jean-Pierre Rioux, *Erckmann et Chatrian ou le trait d'union* (1989), Alain Boureau, *Histoire d'un historien : Kantorowicz*, (1990), Christian Jouhaud, *La Main de Richelieu ou le pouvoir cardinal*, (1991) etc.